

LA CHASSE AU PAUVRE...

Depuis deux mois, il se pratique à Paris et dans la banlieue une épouvantable chasse à l'homme. Les policiers sont les chasseurs, les pauvres diables le gibier.

Pas de jour où l'on ne réussisse à capturer plusieurs douzaines de vagabonds et le nombre de ces «*sans gête*» qui, depuis le commencement de ces rafles, sont tombés entre les mains des agents, est déjà considérable.

La presse insère, comme des bulletins de victoires, ces hauts faits d'armes. Songez donc! Des centaines d'individus armés de revolvers se précipitent sur des vieillards inoffensifs, des femmes sans défense, des enfants sans force et les réduisent à merci. Quel triomphe! Des hommes jeunes, vigoureux, bien portants, gavés de victuailles et d'alcool rabattant vers les tireurs reposés et munis d'excellentes armes un gibier battu par l'orage, tué par les privations, chassé de fourré en fourré, brisé de fatigue, quelle victoire! Journalistes, entonnez le *Te Deum* des grands jours!

Les vainqueurs attachent les uns aux autres leurs prisonniers; à coups de bottes, de cannes et de crosses de revolvers, ils les chassent devant eux, en troupeaux et le *Dépôt* s'enrichit sans cesse des dépouilles opimes: carcasses délabrées, loques et haillons de ces êtres en proie à la misère.

Bon nombre connaissent déjà les brutalités des triomphateurs enrégimentés par le généralissime Lépine. Une ou plusieurs fois, ils ont été raflés auparavant. Trimardeurs, vagabonds, déshérités, ils ont comparu devant les bien logés, les bien vêtus, les bien nourris et la main de ces privilégiés s'est abattue, lourde, implacable, sur leurs dos de dénués.

Ceux-là connaissent l'arrêt qui les attend. Les autres, ceux dont c'est la première arrestation, ne tardent pas à goûter les charmes de la détention, de l'humiliation pénitentiaire, de la flétrissure légale.

De tous ces êtres quel est le crime? De quoi sont-ils accusés et reconnus coupables? Quels forfaits ont-ils accomplis?

Leur crime, c'est la misère. Ils sont coupables de n'avoir pas d'abri et de priver ainsi les possesseurs d'immeubles du montant des loyers qui augmenterait leurs rentes. Leur dénuement est une menace pour la sécurité des riches, un danger pour la propriété des possédants.

Si ces motifs de condamnation ne vous paraissent pas plausibles, c'est que vous êtes difficiles à contenter !

Eh bien! ces battues, ces rafles, ces chasses au pauvre sont tout simplement abominables.

Voilà des êtres humains que, dès leur naissance, l'organisation sociale a frustré de leur part d'héritage dans le patrimoine colossal que nous ont légué le travail opiniâtre, les efforts accumulés de nos générations d'ancêtres. Voilà des malheureux que l'adversité a constamment poursuivis, des malchanceux à qui le travail n'a pas souri, des malades et des infirmes que leurs forces ont trahis, des ouvriers que la mécanique a exproprié de leurs salaires, des indisciplinés que contre-maîtres et patrons ont expulsés de l'atelier, des amoureux de soleil et de mouvement que les hasards de l'existence ont jetés sous les ponts, dans les bois, sur les routes.

Et leur vie, pourtant si triste, ne semble pas à la société capitaliste suffisamment douloureuse.

La misère les chasse des demeures et on les traque jusque dans les abris que la Nature semble leur avoir réservés pour qu'ils y puissent blottir leur infortune.

Dans les civilisations les plus féroces de l'antiquité, il existait certains lieux, qui constituaient pour l'être le plus criminel, un asile inviolable. Aujourd'hui le haillonneux ne trouve nulle part un gîte sûr et tranquille.

Maîtres, je retrouve bien là l'application de votre ordinaire méthode: vous rendez le travail odieux par sa durée excessive, son insuffisante rétribution et son caractère de dégradation; puis, vos moralistes flétrissent les oisifs pauvres et leur font honte de leur paresse.

Par votre éducation et vos détestables arrangements sociaux, vous soulevez la tourbe des passions qui tuent; puis vos limiers arrêtent, vos magistrats condamnent et votre bourreau exécute les êtres que la faim, la cupidité ou la révolte ont poussés au meurtre.

C'est en vertu du même procédé que vous dépouillez de tout les miséreux, puis les emprisonnez comme mendiants ou vagabonds!

Vos valets de plume ont donné à ce dernier système le nom d'épuration. Épurer le bois de Boulogne ou de Vincennes, c'est en chasser tous les sans-abri qui y trouvent un refuge provisoire contre le froid, la fatigue ou la brutalité de vos hommes de police.

Ces rédacteurs de «*fait*» divers ont dû emprunter ce langage aux politiciens. Ces derniers ne parlent-ils pas sans cesse de l'épuration administrative, judiciaire, militaire, universitaire?

C'est aux parlementaires pot-de-viniers, aux magistrats iniques, aux banquiers véreux, aux fonctionnaires prévaricateurs, aux mandataires infidèles, aux tripoteurs, concussionnaires et dilapidateurs de la richesse publique, que la plus élémentaire justice ordonne de faire la chasse.

Maîtres, essayez à ce genre d'exercice vos ardeurs sportives, la besogne ne fera pas défaut. Ne craignez pas de n'en point laisser à vos successeurs.

Mais vos énergies ne savent se dépenser que contre les faibles, les vaincus. Les malandrins appartiennent à la classe qui gouverne et possède, puisque c'est en leur qualité de riches et de gouvernants qu'ils sont fatalement malfaisants.

Le travail à accomplir n'est pas d'épuration - on ne purifie pas le cloaque qui pue, - mais d'abolition. Et cette besogne, les anarchistes seuls peuvent l'accomplir et l'accompliront parce que, seuls, ils ont au cœur la haine de cette société de sang et de boue et l'amour d'un monde de concorde et de propreté.

Continuez donc, Maîtres, à rabattre vers les prisons, le gibier qui peuple les bois, les routes, les fossés, les carrières.

Un jour, - il est aisé de le prévoir, - la bête cernée de trop près par vos chiens fera face à ses agresseurs; alors les rôles changeront. Les chassés deviendront chasseurs et ils vous expulseront de vos palais, de vos usines, de vos ministères, de vos casernes, de vos églises, de vos préfectures, de vos mairies, non pour y continuer, à votre place et contre vous, les crimes que vous vous y perpétuez, mais pour y mettre fin.

Sébastien FAURE.
